

Pour qui je me prends de Lori Saint-Martin

Sherry Simon

Numéro 274, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95177ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Simon, S. (2021). Compte rendu de [*Pour qui je me prends* de Lori Saint-Martin]. *Spirale*, (274), 63–65.

QUI PREND LANGUE...

Changer de langue. Les souvenirs qui accompagnent l'entrée dans une nouvelle langue sont toujours vifs d'émotion – que ce soit le mélange d'espoir et de mélancolie à la suite d'un exil (Kim Thúy, Aleksandar Hemon, Yiyun Li, Nabokov) ou le frisson d'une aventure esthétique (Beckett, Makine). Mais rarement aura-t-on suivi une plongée aussi radicale que celle racontée par Lori Saint-Martin, où la passion pour une langue nouvelle en vient à représenter la survie même.

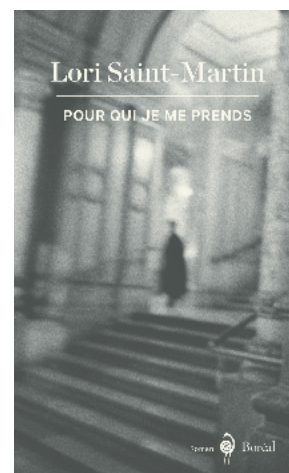
Voici ce que raconte ce livre lumineux. Une jeune fille mal dans sa peau, en guerre contre sa mère et sa petite ville morne, découvre la langue française à dix ans à l'école et reconnaît instantanément en elle la matière et l'instrument de sa survie. Prodigieuses habiletés linguistiques aidant, elle entre dans la langue et n'en sort jamais. Que représente le français pour la petite fille de Kitchener? Rien de moins que la possibilité de s'inventer comme une nouvelle personne. *«Un jour je me suis prise pour une autre.»*

Traînant un patronyme et une classe sociale qui lui semblent un fardeau, elle décide – une fois installée dans la très nationaliste ville de Québec – de changer de nom. Son premier choix, Israel, un nom exotique et romanesque, le nom de jeune fille de sa grand-mère, est considéré comme indésirable (trop juif) par le bureaucrate qui traite son cas et qui lui téléphone pour lui conseiller d'en trouver un autre. Saint-Martin surgit au hasard de l'annuaire téléphonique, et le tour est joué.

Lori Farnham devient Lori Saint-Martin, et ce geste de parthénogenèse verra naître Lori Saint-Martin écrivaine, professeure, traductrice « francophone » bien connue. Seule une détermination féroce et une oreille infaillible pouvaient donner lieu à un tel changement, peu de personnes ayant appris une deuxième langue à l'école étant capables de maîtriser cette langue au point d'en mimer parfaitement l'accent. *«Je prends l'accent du coin automatiquement. Comme mon téléphone se met à l'heure locale.»* Lori passe pour une francophone, une Québécoise, sans qu'on soupçonne ses origines. Non seulement elle passe, elle brille!

POUR QUI
JE ME PRENDS

LORI SAINT-MARTIN
Boréal, 2020, 192 p.



UN RÉCIT DE CONVERSION

Voici l'essentiel de ce qui est en vérité un récit de conversion. L'auteure se moque de l'adolescente qu'elle était (elle en parle à la troisième personne), tout en restant impressionnée par sa détermination : « *Elle travaille si fort à être mal comprise.* » Elle traque la jeune fille rebelle, explore le sentiment de honte qui fait qu'elle se sent toujours à l'écart. Le nom nouveau est l'entrée dans une nouvelle vie, un passage rendu possible non pas grâce à la révélation divine, mais par des efforts sans cesse renouvelés pour habiter pleinement la langue. La conversion couronne à la façon d'une médaille un exploit spectaculaire. Désormais, il y a un avant et un après. Comme le veut le genre narratif inauguré par saint Augustin, l'avant est bien plus intéressant, racontant souffrances et révolte, sentiments d'étouffement et découvertes vertigineuses, alors que l'après ne fait que confirmer les bienfaits de la nouvelle normalité.

Comment expliquer les pouvoirs magiques du français? Le désir s'abreuve à plusieurs sources : le rêve surgi dès l'enfance de vivre à Paris, la spécificité *canadian* qui met à disposition de la jeune élève une ressource civique qu'elle transforme en trésor, et enfin le nationalisme québécois qui intensifie l'urgence d'une identification publique à la langue. Le contexte québécois des années 1980 donne une plus-value à sa décision, transformant un choix existentiel en un vote en faveur du Québec francophone. Lori gardera son secret pendant 35 ans, d'abord par honte de ses origines, ensuite par crainte de l'inconfort que créera le dévoilement.

Si le récit offre maints regards éclairants sur l'enfance et l'adolescence, il est moins loquace sur le pacte que scelle le nouveau patronyme. La décision suppose un rejet du passé, soit, mais aussi le désir d'aller de l'avant, d'intégrer le milieu francophone. Le fait que Lori se trouve à Québec y est clairement pour quelque chose. Le petit milieu nationaliste ne tolère pas trop la différence culturelle. « *Je ne rentre pas bien dans leurs cases.* » Elle reconnaît que si elle avait fait ses études de doctorat à Montréal et non pas à Québec, les choses auraient sans doute pris une autre tournure, la renaissance aurait pris une autre forme. « *Le changement de nom a marqué le début de ma vie réelle* », mais aussi, « *peu importe celui que j'aurais eu, j'aurais voulu en changer* ».

L'INFLUENCE D'UNE ÉPOQUE

La décision toute personnelle participe en fait au récit collectif de l'époque. Les années 1980 apportent un durcissement des rapports entre anglophones et francophones, et, même en étudiant dans une université internationale, Lori capte des signaux la confortant dans son désir de quitter la langue anglaise. Le bilinguisme, même un bilinguisme affichant des accents nationalistes, ne suffit pas. Un nouveau cas de figure se crée : celui d'une personne en apparence parfaitement intégrée, qui cache en elle une étrangeté insoupçonnée. Rien ne laisse croire à une origine « étrangère », une deuxième appartenance. Le potentiel dramatique d'une telle figure est à la fois riche et troublant.

La discussion du bilinguisme est donc assez marginale par rapport au récit. L'expérience racontée ici n'est pas généralisable aux cas des immigrants, par exemple, confrontés à la fois à une difficile intégration culturelle et à l'apprentissage d'une langue. Par contre, le récit évoque un autre phénomène historique, peu discuté, qui est celui d'une sous-culture d'anglophones ayant cherché à se fondre dans la vie francophone au Québec. Je pense aux gauchistes des années 1970, passionnés par le renouveau culturel et politique de la Révolution tranquille, Malcolm Reid, par exemple, auteur du classique *The Shouting Sign Painter (Notre parti est pris, en français)*, ou à des poètes et écrivains comme Agnes Whitfield et Patricia Smart, qui écrivent directement en français. Chaque génération apporte son lot de convertis, cherchant dans l'ailleurs francophone une source de salut. La plupart se contenteront de vivre entre les langues : les plus audacieux sauteront la clôture.

VOIX DE FEMMES

Pour qui je me prends est un récit-essai merveilleusement bien articulé. Chaque chapitre cerne un aspect de la quête, les épisodes autobiographiques joints à des réflexions sur le bilinguisme, la langue maternelle, les attraits de l'espagnol et la découverte de l'allemand, le tout offert dans une langue sobre, précise et ponctuée de belles formules – « *[l']avenir s'est fermé comme un parapluie* » – ou d'images-choc, telle la comparaison entre la langue enfouie (l'allemand) et un fœtus calcifié découvert dans le ventre d'une femme.

Les échos d'autres voix de femmes traversent le récit. Celle du prix Nobel Alice Munro, aussi originaire du sud de l'Ontario, qui intitule son recueil de 1978 *Who Do You Think You Are?* Auteure d'une substantielle étude sur Gabrielle Roy, Saint-Martin a sans doute puisé son inspiration dans l'épisode bien connu de l'autobiographie de Roy, où en traversant le pont entre Saint-Boniface et Winnipeg en compagnie de sa mère, Roy prend la mesure du contraste entre la petitesse de ses origines et le grand monde de Winnipeg. « *Quand donc ai-je pris conscience pour la première fois que j'étais dans mon pays, d'une espèce destinée à être traitée en inférieure ?* » Et, en écho, Saint-Martin : « *Quand ai-je pris conscience que je n'étais pas chez moi chez moi ? Ni dans ma ville, ni dans ma peau, ni dans ma langue ?* » Elle a certainement aussi lu le chapitre où Roy explique son choix de la langue française comme langue d'écriture, ayant été fortement attirée par la langue anglaise lors d'un séjour en Angleterre. « *J'ai lu pour la première fois*

Bonheur d'occasion et j'y ai découvert avec ravissement la voix de femme que je reconnaissais, une femme qui parlait d'une jeune fille ambitieuse du milieu ouvrier, comme moi, qui aimait sa mère, comme moi, et qui voulait la fuir, comme moi. »

On peut penser aussi aux belles pages de récits comme ceux d'Alice Kaplan ou d'Elif Batuman, où la rencontre avec la langue ouvre à des découvertes et des blessures.

Le récit offre un dénouement heureux. Une nouvelle étape de l'aventure linguistique s'ouvre avec la naissance des enfants et le retour en douce de l'anglais. Se met en place un dialogue autre avec la langue du passé et un rapport plus tranquille aux langues. Vient le moment où, le secret levé, le placard ouvert, le bilinguisme de la ville apprécié, la très fructueuse carrière d'universitaire (francophone), d'écrivaine (francophone) et de traductrice littéraire (bilingue) assumée, elle vivra un va-et-vient heureux de voyages et de conversations. Avec plus d'une centaine d'ouvrages traduits de l'anglais au français avec son mari Paul Gagné, la traversée de Saint-Martin aura apporté des bienfaits plus qu'individuels. C'est la littérature québécoise qui s'en trouve enrichie.

Pour qui je me prends est une plongée sans compromis dans les multiples registres affectifs de la langue : la langue-mal-être de l'adolescence, la langue-déguisement, la langue-carapace, la langue-mensonge, mais aussi la langue-plaisir, la langue-dépaysement, la langue-aventures... Un hommage à la richesse des imaginaires à laquelle la langue nous invite.